

Chapitre 5

Les ennuis commencent.

Nous passons quelques semaines à la plantation dans l'attente de nouvelles de Washington. Nos deux jeunes recrues suivent les cours théoriques que nous leur dispensons Tertullien et moi en alternance. En fait nous insistons sur les bases de la géométrie et de la trigonométrie plane qui leur permettent de mieux comprendre le sens des mesures que l'on prend avec nos appareils. Et je dois dire que nos deux lascars ont le cerveau bien délié. Je donnerais cher pour voir les tenants de l'infériorité du nègre assister à la résolution des exercices de détermination des distances et des angles, puis les voir reporter sur les planches à dessin les graphiques qui permettent ensuite le dessin des plans directeurs et des cartes. Et surtout je m'amuserais fort de voir ces doctes ethnologues de bazar aux prises avec ces mêmes exercices.

Mais c'est surtout dans la mise en œuvre des théodolites et du télémètre à coïncidence qu'excellent nos deux arpètes. Tout dans leur comportement est digne d'éloge et nous donne satisfaction. Assez rapidement nous passons des exercices sur le polygone que nous avons installé près de l'aire à battre le riz à des travaux qui sont en même temps d'intérêt réel pour la plantation. En particulier, nous avons fait le levé topographique d'un tronçon de la rivière qui jouxte les limites de la rizière abandonnée pour faire reconstruire le pont, sous notre direction, par une entreprise de Charleston. Non seulement nos deux apprentis ont participé au levé mais aussi au dessin du profil. Ensuite, ils ont coopéré avec nous pour le dessin du plan du futur ouvrage et nous leur avons montré comment exploiter les notices techniques des entreprises de commerce de bois pour calculer la résistance des poutres et ainsi établir les bons de commandes.

Lorsqu'Aldebert a passé le marché avec la compagnie Exeter & Sons, nous avons refusé leur architecte et présenté notre commande. Nous avons choisi la solution du pont suspendu qui permet de franchir des coupures assez larges sans multiplier les piles reposant sur le fond de la rivière. L'entrepreneur et son chef de chantier ont été apparemment fort heureux de pouvoir se passer de l'architecte. Simplement, ils ont proposé de traiter les piliers avec du coaltar naval qui imprégnera les poutres pour plusieurs années. Et ils ont jugé astucieuse l'idée d'Aldebert de faire reposer les piles sur des blocs de maçonnerie plutôt que de les enfoncer dans la terre. Le ciment et les pierres sont moins viciés par les insectes que la terre.

Tout le temps que l'entreprise a préparé les poutres, chevrons, entretoises, platelages, lambourdes et autres éléments de bois, nous avons continué à instruire nos deux jeunes compères. À raison de quatre heures d'instruction scolaire et autant de pratique de géomètre chaque jour, ils sont maintenant bien au point. Et lorsque les chariots à mules de l'entreprise sont arrivés avec les fardeaux de bois arrangés de façon intelligente de façon à ce qu'on les décharge dans l'ordre des besoins, nos deux jeunes ont été fort surpris de se rendre compte de la vitesse à laquelle le pont s'est monté. En quatre jours tout était fait et il a fallu encore attendre un peu avant de l'inaugurer pour que les assemblages prennent leurs positions définitives. Après avoir vérifié la tension des câbles de soutien et des suspentes, on a enfin pu essayer l'ouvrage.

Pour éviter de blesser ou tuer des animaux de trait, nous avons procédé en installant un toueur à vapeur qui a tracté dans un sens puis dans l'autre un lourd chariot Conestoga chargé de sept tonnes américaines¹ de sacs de sable. L'ensemble a bien tenu. Certes, le tablier a un peu ployé dans des grincements même pas inquiétants mais les suspentes étant

¹ Soit 6,35 tonnes métriques.

correctement espacées et bien liées sur les câbles de retenue, elles ont soutenu la masse du véhicule. Les madriers jointifs du platelage de la travure du tablier constituent une sorte de chaussée en bois qui a soutenu sans effort apparent la lourde charge mue par le toueur.

Tout ceci s'est déroulé dans la senteur de la forêt... et du coaltar qui imprègne les deux pylônes de chêne américain. Ce succès rend service à la plantation mais aussi à tous ceux qui pourront reprendre cette piste laquelle servait autrefois de raccourci de la route entre les marais du sud de la rivière et les faubourgs du sud-est de Charleston. Mais surtout il a constitué un « chef d'œuvre » pour nos deux apprentis qui sont de fait devenus des compagnons. Et compte tenu de la tradition alchimique de ma famille, j'oserais même le qualifier de « Grand Œuvre » en ce qu'il a transmuté notre petit groupe en une équipe de quatre compagnons prête aux défis qui l'attendent.

Un câble du département des transports me mande à Washington pour une réunion urgente. En outre, profitant de ma future venue, le Président Johnson a demandé au secrétaire aux transports de me faire tenir un message par lequel il me prie de lui faire savoir qu'il souhaite me rencontrer et de lui faire savoir si je compte venir seul à « D.C. » ou si je viendrai avec Hélène. Aldebert et moi en concluons qu'il souhaite non seulement s'entretenir avec moi, mais sans doute me prier à dîner ou déjeuner. Compte tenu de l'avancée de la grossesse de mon épouse, nous décidons que je « monterai » seul à la capitale. Et vu l'urgence – je dois assister à la réunion mardi prochain 17 octobre² c'est-à-dire dans neuf jours – je réponds par retour de câble.

Fort heureusement nous disposons de ce fameux poste de télégraphe à la plantation et Tertullien est devenu un excellent télégraphiste. Il instruit d'ailleurs Paul et Henri sur le morse par des exercices pratiques dans lesquels ils obtiennent des résultats différents. Paul est moins à l'aise qu'Henry qui, lui, se met même à siffler des messages en morse pour plaisanter lorsque nous prenons quelque repos dans nos activités. Tertullien ou moi-même lui répondons par le même canal.

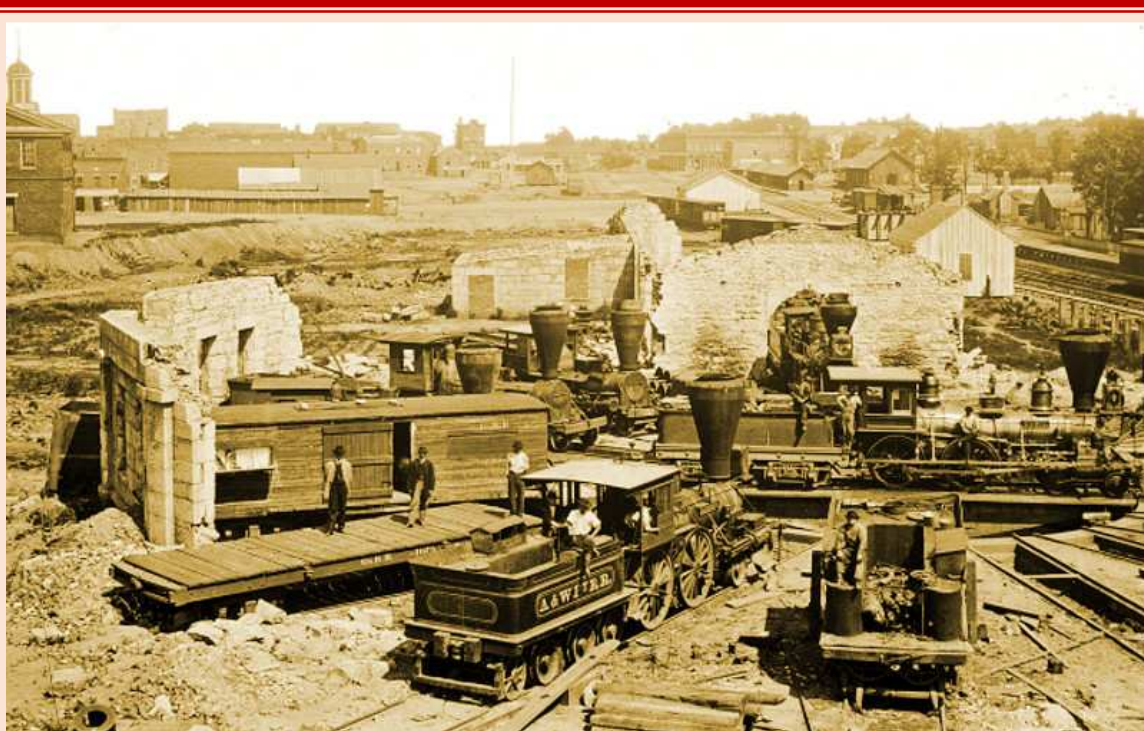
Membres de notre personnel de géomètres à Tertullien et moi, nos deux compagnons prennent leur repas avec le personnel de la plantation. Mais nous n'avons pas pu leur affecter à chacun une maison de l'ancien quartier des esclaves. Après en avoir conféré en famille, Aldebert et Élisabeth ont proposé de leur mettre à disposition deux chambres des combles qui étaient destinées à recevoir les esclaves des visiteurs qui séjournaient à la plantation avant la guerre civile. Compte tenu des conceptions de la famille Toppenot, ces chambres de passage étaient propres, meublées de façon confortable, équipées de chiens assis avec fenêtres à carreaux de verre, et isolées du toit par du molleton de coton pris entre les voliges du toit et le lattis du plafond. Ce dispositif présente un intérêt pour toute la maison et est également appliqué aux murs. Cette isolation permet de maintenir la maison au frais pendant l'été, ce qui rend encore plus efficace la ventilation par courant d'air, mais aussi de maintenir au chaud la maison l'hiver. Et ce n'est pas du luxe parce que l'hiver en Caroline du Sud peut être froid en cas de coup de blizzard qui arrive du nord et même sans ce genre d'accident météorologique, j'ai pu noter chaque hiver des amplitudes de températures quotidiennes surprenantes. Le thermomètre à maxima et minima de la véranda a souvent enregistré en janvier ou février un minimum de dix-sept degrés Fahrenheit, c'est-à-dire moins huit degrés centésimaux virgule trois la nuit et cinquante-huit degrés Fahrenheit, soit plus de quatorze degrés centésimaux à midi ! Les murs de bois isolés par du molleton de coton entre la paroi de bois externe et les lambris intérieur assurent une régulation de la température de l'intérieur de la maison.

Compte tenu de leur jeune âge, les deux compagnons seront mieux sous notre contrôle s'ils vivent sous notre toit. Les chambres de domestiques encore occupées à l'étage le sont par la Bonne Lucie, qui a l'âge canonique, et par Sié qui est maintenant régisseur. Nous

² La scène se passe en en octobre 1865.

ne voudrions pas que le précoce Paul se mît en tête de lutiner la jeune Susy, la « ma-bô »³ de nos enfants. Jeune certes, mais plus âgée que nos deux adolescents presque adultes. Mais la jeune femme loge dans une grande chambre avec son cabinet de toilette particulier. Elle est affectueuse et polie. C'est un peu comme notre petite sœur à Hélène et moi. Comme la Bonne Lucie, elle prend les repas de fête avec la famille comme d'ailleurs Sié. En temps ordinaire, les employés disposent d'une salle à manger installée près de l'office et nos deux arpètes y prennent donc leurs repas mais surtout, ils participent au tour de service de dressage des deux tables et de la plonge.

Je pars donc seul pour Washington par le train. La gare de Charleston est horriblement dévastée par la course démente de Sherman. J'ai le cœur serré de voir dans quel état est encore cette installation qui a été si belle avant la guerre, malgré les efforts des entreprises qui procèdent à la reconstruction ; en l'espèce à la construction d'une nouvelle gare moderne mais dont je doute que les finances de l'État de Caroline du Sud permettent de retrouver le confort et le charme de jadis.



J'ai le cœur serré de voir dans quel état est encore cette installation qui a été si belle avant la guerre...

Le voyage est du genre chaotique. Non seulement il reste de nombreux cantons de voies en mauvais état où le mécanicien doit rouler au ralenti, mais en outre le nombre de trains militaires impose souvent des arrêts en voie d'évitement. Au fur et à mesure que nous montons vers le nord le réseau s'améliore et les arrêts de manœuvres sont moins fréquents. Il n'y a pas de voiture restaurant accrochée aux trains que j'emprunte. Je suis parti avec un viatique sous la forme de boîtes de conserve métalliques ce qui me permet de tester ce que nous emporterons vers de nos chantiers de topographie dans l'Ouest. Et je mesure que le plus important est de disposer d'eau. J'ai bien emporté une gourde, mais le ravitaillement en eau reste un souci. Lors des arrêts en gare, j'ai bien du mal à trouver de l'eau potable. Dans les

³ La bonne d'enfants dans le créole de l'époque. Il s'agit d'une personne de confiance qui encadre les enfants dans les familles patriciennes aisées du monde entier, même encore de nos jours.

buffets on trouve de la bière, de qualité inégale d'ailleurs, voire des alcools forts, mais de l'eau buvable...

Il me faut plus de temps pour rejoindre Washington que ne durait le voyage tous franchissements confondus pendant la guerre. Ce n'est qu'en Virginie que je retrouve une circulation à peu près normale. Je pensais être attendu à la gare de D.C. par Simon Casaubon mais c'est un constable portant une ardoise à mon nom qui m'attend au bout du quai. Deux portefaix nègres se précipitent pour prendre mon bagage mais le constable les renvoie d'un geste et m'entraîne hors de la gare non en sortant sur l'avenue, mais dans une cour assez grande où attendent des fiacres et une berline fermée conduite par un cocher nègre en uniforme de gardien de police.

- Il faudra bien un jour doter cette ville d'une gare moderne et pratique, me dit le constable. La circulation devient de plus en plus anarchique et la guerre n'a rien arrangé. »

Effectivement, je note que les unités militaires en disposition de route traversent la ville en tous sens, les hommes à pied suivis par des convois de chariots tractés par des mules souvent rétives lorsqu'elles viennent des régions rurales. Et à voir les charrettes de voirie poussées par des nègres en uniforme d'employés de la ville suivre les trains de chariots pour ramasser le crottin, on se dit que vivement les chariots à vapeur ! Je jette un coup d'œil à l'une de ces équipes de ramasseurs de crottin. Mes années passées à la Guadeloupe et ensuite au contact des nègres de Caroline du Sud ou d'ailleurs aux États-Unis font qu'à la différence de bien des blancs qui considèrent les noirs comme du bétail je les distingue parfaitement les uns des autres. L'équipe que j'observe est manifestement familiale. Les deux enfants qui ramassent le crottin ressemblent à l'homme qui pousse la charrette et leur signale les fèces qu'ils n'ont pas vues. Tous ce petit monde travaille consciencieusement et la rue est redevenue propre après leur passage. Je suis surpris de voir que la capitale fédérale utilise encore de charretons alors qu'à New York comme à Paris ou Bordeaux ce service se fait avec des tombereaux attelés d'un mulet ou d'un âne du Berry.

- C'est parce que la ville est divisée en districts et que chacun est propriétaire du crottin pour en faire du fumier que vend l'administration du district aux fleuristes et aux maraîchers. »

L'explication me paraît fumeuse mais une fois arrivé à la Maison Blanche je comprends mieux. Un huissier me conduit par un escalier qui monte de l'aire de stationnement des voitures de police pour rejoindre l'étage où se trouve le bureau central du service interne. Là on contrôle mon identité et un autre huissier me conduit dans l'antichambre du bureau présidentiel.

- Le président est très occupé, m'explique de chef de secrétariat. Il vous prie de l'excuser un moment, il n'a pas tout à fait terminé avec l'aide de camp. Le directeur de cabinet m'a chargé de vous faire patienter. Comment avez-vous trouvé la Ville, M. le Baron ? »

Je me garde bien de lui dire que je suis déjà venu pour une réunion il y a quelques semaines mais je lui fais remarquer que les mouvements de troupes sont nombreux ce qui peut paraître surprenant alors que la guerre est finie.

- La guerre civile est finie, certes, mais les indiens sont toujours en partie insoumis à l'Ouest et la guerre civile au Mexique est une menace pour le Texas, le Nouveau Mexique et l'Arizona. En outre, c'est la reconstruction et il faut des troupes pour prévenir tout début de nouvelle rébellion contre Washington. »

Je n'épilogue point et préfère lui dire ma surprise de voir le ramassage du crottin se faire par charretons à bras. Et trois personnes pour un charreton... Je lui demande de confirmer l'histoire de la revente du crottin.

- C'est la version qu'on sert aux visiteurs. La vérité c'est que l'abolition de l'esclavage a jeté sur les routes vers le nord des milliers de nègres qui veulent mettre de la

distance entre eux et les plantations où ils ont été esclaves. Les planteurs ne sont pas fous. Ils n'ont embauché que les meilleurs de leurs anciens esclaves. Ceux qui étaient bien traités et auraient voulu rester sur les plantations comme salariés n'ont pas tous été retenus faute de trésorerie. Ils sont donc venus au Nord, attirés par le travail dans les usines et manufactures. Mais on ne les attendait pas. Alors ils sont au chômage et meurent de faim. Ici à Washington, nous avons décidé de les employer aux travaux urbains, mais les entreprises de services voient cette concurrence d'un mauvais œil. Pour le moment, les choses se passent tant bien que mal parce que le Maire a objecté aux entrepreneurs venus en délégation qu'ils n'ont qu'à embaucher ces nouveaux citoyens venus du Sud. Mais je crains des réactions brutales à bref délai.

- À quoi-donc pensez-vous ?

- À la constitution de groupes armés terrorisant les nègres venus des plantations du Sud, ceci pour les faire repartir vers là d'où ils viennent. Nous avons l'espoir que le besoin de main d'œuvre qu'éprouve l'Union Pacific pour construire la voie draine ces chômeurs vers l'Ouest. De toute façon, la solution trouvée par le Maire pour occuper les nègres ne pourra pas durer. S'ils se trouvent bien à ramasser le crottin, ils resteront ; or c'est le budget de la ville qui les nourrit et il n'est pas extensible. À choisir entre l'enfer du chantier du chemin de fer perdu dans l'ouest et où ils trimeront comme des bêtes de somme sous la menace des indiens hostiles et l'enfer de Washington où ils rentrent chez eux tous les soirs après avoir volé un peu de crottin pour le revendre, les anciens esclaves des rebelles auront vite fait leur choix. Nous allons les avoir sur les bras pendant des années. »

Je me dis que je commence à comprendre pourquoi les trains qui reviennent du nord transportent de plus en plus de voyageurs noirs et pourquoi il a fallu atteler des voitures qui leurs soient réservées. Les blancs, même de l'Union, ne souhaitent pas se mêler aux nègres. Et c'est réciproque. Les Nègres récemment affranchis souhaitent rarement se trouver au contact de blancs, surtout de basse condition, et quand on sait comment se conduisaient dans certaines plantations ou certains ateliers d'artisans les petits blancs servant comme contremaîtres, on ne peut que les comprendre.

Quoiqu'il en soit nombreux sont les récemment affranchis qui pensent que mieux vaut un « enfer » au soleil où l'on connaît du monde qu'un paradis pour blancs dans des régions aux saisons extrêmes, où les affranchis n'ont aucun droit civique et où la ségrégation reste la règle. « Ils ont la liberté, qu'ils en fassent quelque chose. » est en général le leitmotiv des unionistes.

On n'a décidément pas fini de régler des différends et la haine va encore monter. Wasps, Chicanos, Indiens, immigrants qui passent maintenant par Ellis Island, décidément le « melting pot » me semble plutôt une centrifugeuse à séparer les minerais.

Lorsque l'aide de camp sort, le Président lui-même s'encadre dans la lourde porte aux laitons étincelants. Il a un large sourire à mon adresse et me fait entrer. Nous nous installons dans le petit salon aménagé à droite de la porte en entrant dans ce bureau où j'avais déjà rencontré Abraham Lincoln.

- J'ai appris que vous en êtes aux préparatifs de votre série de travaux au profit de l'Union Pacific. Je voulais vous assurer de ma confiance envers vous et votre équipe. J'ai appris également que vous avez embauché deux cireurs de chaussures de Saint-Louis-est pour en faire des compagnons de métier. Ne soyez pas surpris. Vous êtes observé par de nombreux yeux critiques et méfiants. Eux-mêmes sous la surveillance de mon administration. En cet après-guerre civile, je sais bien que les forces centripètes agitent les factions et les groupes d'intérêts. Je suis moi-même fort critiqué par ceux qui considèrent que je ne suis pas assez dur envers ceux qu'ils appellent les rebelles et que cette apparente clémence de ma part est imputable au fait que je suis né en Caroline du Nord, à Raleigh pour être précis.

Les anciens confédérés me considèrent comme un traître pour avoir refusé de faire sécession étant d'un État qui, lui, a fait sécession et en plus pour avoir été le vice-président d'Abe Lincoln. Mais moi je suis avant tout un patriote et je veux que cette nation retrouve son unité. Cela ne se fera pas en ressassant les vieilles rancœurs.

- Étant français et donc non-belligérant je ne peux que vous approuver et vous être loyal et fidèle, Monsieur le Président. Toutefois, puis-je vous soumettre une inquiétude ?

- Parlez sans crainte.

- Vous savez bien quelle a été mon action pendant la guerre civile et mon souci de faire revenir dans leurs familles les prisonniers blessés au combat. En ceci mon épouse et moi-même avons été aidés par les associations de dames des deux camps. Après la défaite et la reddition de Robert Lee à Appomatox Court house...

- Entre Robert Lee et le Général Robert E. Lee il y a des décennies de bons et loyaux services, même pendant ses derniers commandements. Alors, Monsieur le commandant de réserve français, appelez-le donc par son grade. Comme vous j'ai grande estime pour lui. »

Je prends donc cette remarque comme je la mérite, encore que si je ne l'ai pas nommé par son grade alors que je l'ai toujours appelé « Mon Général » c'était pour éviter de froisser le nouveau Président des États-Unis. Je souris humblement et je continue :

- Après la reddition du Général Lee, donc, j'ai eu le réconfort d'apprendre qu'il était reparti avec les honneurs et que le Général Grant avait laissé rentrer chez eux les soldats démobilisés avec leurs armes personnelles et leurs montures si elles venaient de leurs familles. Aussi si j'osais, je voudrais intercéder auprès de vous pour celui que mon épouse appelle « Unca Jeff », pour la capture duquel vous avez offert cent mille dollars de récompense et dont j'ai pu apprécier les qualités humaines, à savoir Monsieur Jefferson Davis. Je sais que court contre lui une procédure judiciaire pour trahison, mais il est de mauvaise santé, notamment à cause des séquelles de blessures infligées pendant la guerre contre le Mexique. Pourquoi ne pas améliorer ses conditions de détention, voire le faire mettre en liberté sous caution, afin qu'il puisse se soigner dans sa famille ? Vous savez, lui aussi était pris entre le marteau et l'enclume. Ce n'était pas un planteur attaché à l'esclavage. Il n'était pas vraiment un politicien. Militaire de formation, il s'est davantage penché sur le commandement des troupes que sur le gouvernement de la Confédération. Il a pris des mesures qui l'ont desservi face aux factieux comme notamment le décret d'affranchissement des esclaves qui s'engageraient dans l'armée.

- Je sais tout cela, mon jeune ami. Faites-moi confiance. Sa détention ne durera pas plus longtemps que nécessaire. Imaginez que je le gracie alors que la procédure est tout juste en cours que dirait-on de moi qui suis né en Caroline du Nord ? Quant à l'abolition de l'esclavage, vous savez comme moi qu'elle était inévitable ce que seuls quelques enragés s'obstinaient à nier le fait parmi les rebelles. Vous savez aussi que ce n'est pas cette question qui a été à l'origine de la sécession des États rebelles mais bien des questions de civilisation et de cultures divergentes et surtout une profonde divergence de vues à propos la relation constitutionnelle entre la Capitale fédérale et les États de l'Union. D'ailleurs, c'est la seule différence entre la constitution de la Confédération et celle de l'Union, cette autonomie trop grande entre Richmond et les États rebelles. Nous avons pu lever des troupes de manière plus efficace parce que Washington a eu l'autorité constitutionnelle de le faire et ensuite organiser ces troupes de l'Union en unités cohérentes et homogènes. Ce qui a fait la force des rebelles au début de la guerre malgré leur infériorité numérique en effectif et en équipement, cela a été le fait que les meilleurs généraux étaient au Sud. Vous savez, on parlera longtemps du tandem Lee - Jackson mais il y avait de nombreux autres officiers de grande qualité. En observant le niveau des officiers qui sortaient de West Point on note que les têtes de promotions étaient en général des fils des grandes familles des États du Sud. Il nous a fallu deux bonnes années pour nous débarrasser de McClellan... et surtout de Pinkerton lequel, s'il louvoie à son aise dans la

fange de la pègre des bas-fonds, ne comprenait rien à rien en matière de renseignement militaire. Nous avons observé vos démêlés avec lui et particulièrement apprécié votre coopération avec le Capitaine Kirkpatrick que ce soit ici pour sauver votre fiancée ou à New York avec les « Allemands ». Le Président Lincoln avait tenu à vous rencontrer personnellement parce qu'il se demandait au début si vous étiez sincère dans votre action envers les prisonniers blessés ou s'il s'agissait d'une couverture. L'arrestation puis l'exécution de Stephan Hintermaier, individu peu recommandable même de notre point de vue, avait paradoxalement plaidé en votre faveur. Bon il y a eu cette brigade de nuit qui nous a causé beaucoup de soucis par ses coups de main redoutables et que commandait votre beau-frère... Là encore nous ne vous en avons pas tenu rigueur ni à lui parce qu'il ne s'est jamais comporté comme ce monstre de William Clarke Quantrill. Et maintenant je sais que nous pouvons compter sur la Famille Toppenot et consorts pour participer à la reconstruction, cette grande œuvre qui prendra du temps.

Quant à vous, je vous sens vraiment sincère et votre plaidoirie envers M. Jefferson Davis me prouve votre loyauté. Savez-vous ce que m'avait dit feu le Président Lincoln lors de son retour de la visite à l'hôpital d'Harewood où vous l'avez croisé il y a un peu plus d'un an⁴ si je ne m'abuse... Il m'a dit avoir longuement parlé avec vous lorsqu'il vous a pris dans sa voiture et qu'il souhaitait trouver tous les moyens possibles pour vous décider à rester aux États-Unis après la guerre. Vous et votre belle-famille faites partie, à ce qu'il m'a dit alors, de ces gens sur lesquels on pourra s'appuyer pour permettre la reconstruction du pays et la réconciliation des « *former warring factions* » [factions ex-belligérantes]. Il m'a dit sur vous exactement ceci : « Ce baron français est comme était le Marquis de Lafayette : noble de famille mais surtout de cœur et pétri de cet esprit des philosophes français qui ont porté les lumières dans le monde entier. Nous aurons besoin de gens comme lui, comme Aldebert Toppenot aussi pour ne parler que des immigrés français, et il nous faut des anciens confédérés pour monter un visage réunificateur. Nous aurons du mal à en trouver qui soient à la fois sincères et compétents. Surtout, à la différence de son beau-père et de nos banquiers d'affaires, le jeune Berdeilhe place l'argent au-dessous de l'Homme. »

- Monsieur le Président, c'est l'un des fondements de l'enseignement du Christ : on ne peut servir Dieu et l'argent. Et dans ce pays où les loges maçonniques ont pignon sur rue on peut adapter l'aphorisme en disant qu'on ne peut servir l'Homme et l'argent. Voyez-vous, l'argent est un bon esclave mais un mauvais maître. Or en cette période d'affranchissement des esclaves dans cette nation, il faudrait que la loi d'émancipation exclue absolument l'argent dudit affranchissement. Lui seul doit rester esclave. Et ses zélateurs les financiers devraient rester des sujets de droit et non des faiseurs de lois. Sinon, au lieu de voir s'abolir l'esclavage des hommes nous verrons tous les hommes libres redevenir des esclaves, Wasps, Nègres et Chicanos tous confondus dans la misère. Avec quelques profiteurs qui seront les nouveaux maîtres. Ce seront ceux qui auront maintenu l'argent en leur esclavage tout en en faisant le nouvel Être Suprême aux yeux des peuples asservis. »

Le président Andrew Johnson reste un bref moment silencieux. Puis il me regarde de côté avec un sourire en coin.

- Vous devriez vous affilier à une Loge, me dit-il. Vous y prononceriez des planches très intéressantes et qui sortiraient les frères de leurs routines et de la pompe du cérémonial.

Je vous rassure tout de suite en ce qui concerne Jefferson Davis. J'ai donné instructions pour qu'il soit mieux accommodé, pour qu'un médecin lui rende visite périodiquement et surtout pour que son épouse et ses filles puissent le rencontrer régulièrement. Aussitôt que le déroulement de la procédure le permettra, il sera mis en liberté sur parole et sous caution. Et si le procureur décide d'abandonner les poursuites, alors il

⁴ Voir Guerre Civile chapitre 11.

reprenra une vie normale. Sans toutefois pouvoir reprendre la vie politique éleclive puisqu'il est touché par la loi sur l'interdiction d'éligibilité qui touche tous les anciens membres de la junte rebelle. »

*
* *

En fait, après deux années d'emprisonnement, Davis sera libéré moyennant le paiement d'une caution de cent-mille dollars réunie par des personnalités influentes, originaires du Nord comme du Sud. Davis se rendra au Canada, à Cuba et en Europe à la recherche d'un emploi.

En décembre 1868, le tribunal fédéral rejettera une demande d'annulation de la procédure mais l'accusation abandonnera les poursuites en février 1869.

Et peu de temps après mon entrevue avec le Président Johnson, nous apprenons que Varina Davis et sa fille se voient mettre à disposition un appartement dans le quartier des officiers du Camp de Monroe, Virginie, où Unca Jeff était détenu dans les locaux d'arrêts de rigueur. Mme Davis et sa fille peuvent désormais voir l'ancien Président tous les jours.

* *
*

En quittant la Maison Blanche, toujours convoyé par le constable au moyen de la voiture de la police de Washington, je suis conduit à une maison de plain-pied située à un demi mile au nord dans une forêt de haute futaie où un lotissement neuf s'abrite dans l'herbe vert-tendre sous une canopée de conifères, de chênes et de châtaigner. Des équipes de travailleurs noirs en uniforme bruns à parements de passepoil orange font de cette verdure une zone propre au gazon digne du Sussex anglais. Un panneau indique que nous sommes dans un emplacement réservé à l'autorité fédérale des transports. La maison où l'on me conduit est le bureau fédéral du chemin de fer transcontinental.

Dans une salle enfumée où les cigares de Cuba et ceux de Virginie continuent la guerre américano espagnole à grands renforts de fumées odorantes, des messieurs en gilet qui ont déposé leurs vestes d'habits discutent par groupes. Ils sont une bonne dizaine répartis en trois groupes calmes de discussions posées.

À mon arrivée, l'animateur de la réunion demande le silence.

- Messieurs, le baron de Berdeille vient d'arriver de la Maison Blanche. Veuillez nous suivre vers la salle de réunion. Je vous demande de bien vouloir ne plus fumer parce que nous ne pourrions pas ouvrir les fenêtres pour éviter les oreilles indiscretes. »

Tous les visages se tournent vers moi, plutôt curieux de ce jeune baron français qui arrive d'un entretien avec le Président lui-même. Je suis l'un des premiers personnages à se présenter à l'entrée d'une salle magnifique meublée à l'américaine en un style très moderne. Devant nous la salle est vide et à côté de la chaise du président de séance se dresse un tableau noir.

Ce tableau est pratiquement neuf, il est manifestement destiné à resservir puisqu'il comporte des marquages permanents peints en jaune. Un secrétaire à l'écriture très régulière mais plutôt ampoulée a porté 6 points d'ordre du jour et la date de la réunion. Un appareil y a écrit à la craie de couleurs l'ordre du jour de la réunion intitulé en anglais *Agenda of the Call* et je découvre en fait qu'il s'agit d'une liste de difficultés à aplanir.

Au-dessous de la partie pré-remplie, six lignes numérotées de 1 à 6 me semble devoir être destinées à enregistrer les décisions prises afin qu'on puisse les recopier en attendant la publication des minutes de la réunion.

Une fois entré, je peux mieux lire l'écriture régulière mais vraiment tarabiscotée de l'huissier ou de l'appariteur.



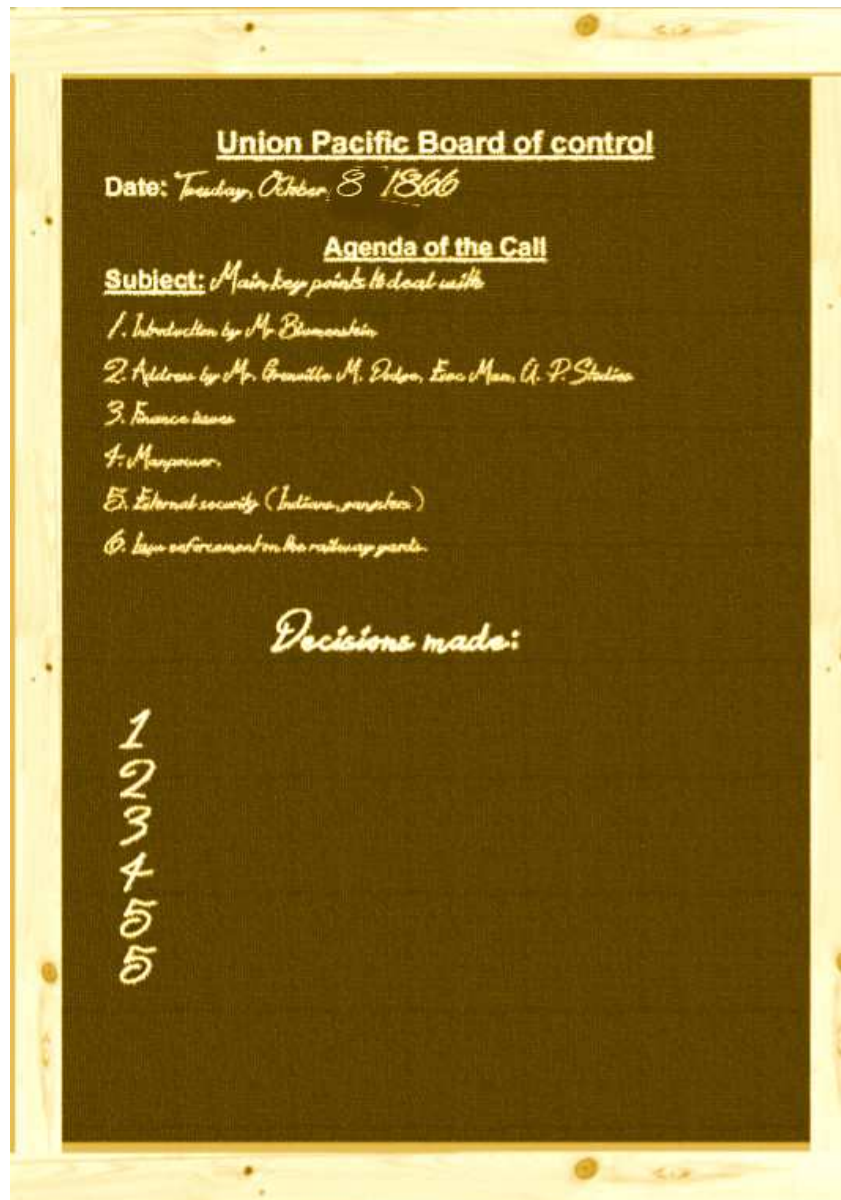
Devant nous, la salle vide et à côté de la chaise du président de séance se dresse un tableau noir.

Le tableau porte la date du jour, mardi 8 octobre 1865, et l'objet de la réunion : Les principaux sujets à aborder. Sous-entendu, pour faire avancer les travaux de l'Union Pacific et surveiller les agissements des uns et des autres.

Les six points de l'ordre du jour sont les suivants, traduits en français :

- 1 Avant-propos par M. Blumenstein
2. Exposé de M. Grenville M. Dodge Directeur des études de l'Union Pacific
3. Les sujets financiers
4. La main d'œuvre
5. La sécurité [face aux menaces] extérieures (gangstérisme, indiens)
6. La police des chantiers

Les six lignes numérotées et laissées en blanc doivent rappeler les décisions prises. J'espère qu'on n'oubliera pas les dates limites de réalisation desdites décisions. J'ai toujours eu en horreur ces réunions qui débouchent sur de magnifiques et ambitieuses résolutions qui *in fine* restent lettre morte.



Nous nous asseyons donc autour de l'immense table. Un huissier entre alors, annonçant M. Grenville M. Dodge, directeur des études de l'Union Pacific.

Le président de la réunion qui m'a accueilli, Samuel Blumenstein, se porte à la rencontre du nouvel arrivant, dernier hôte attendu pour commencer la réunion de travail. Blumenstein nous présente l'homme de l'Union Pacific, celui sur les épaules de qui repose l'étude préalable qui va permettre d'organiser le déroulement des travaux sur le long terme. La présentation de Dodge par Blumenstein m'apprend que Dodge qui est un homme du projet ferroviaire a toutefois été officier pendant la guerre civile et à même fini général de brigade sous les ordres de Sherman. J'aurais préféré que ce fût sous ceux de Grant, mais je mets un bœuf sur ma langue. Je comprends que tout espoir n'est pas perdu lorsque Grenville Dodge prend la parole. Après avoir salué tout le monde d'un signe de tête circulaire, il commence son exposé en homme qui n'a pas de temps à perdre. Rapidement je mesure que ses soucis sont sérieux et que le séillant docteur Durant s'intéresse moins au projet ferroviaire qu'aux profits rapides qu'il souhaite en tirer.

Le souci premier de Dodge est de trouver un passage « ferroviaire » à travers les montagnes rocheuses. C'est l'objet de nombreuses reconnaissances auxquelles il ne dédaigne pas de prendre part aux côtés des équipes de reconnaissance des entreprises de géomètres que

la compagnie a dépêchées sur le terrain. Il reste un souci financier qui n'est pas directement de son ressort mais qui obère la trésorerie de l'Union Pacific. Il faut intensifier la vitesse de progression et notamment poser le plus de kilomètres de voies possible pour que l'argent des actionnaires, contrôlé par le Congrès, parvienne aux destinataires, ouvriers et cadres mais aussi et surtout fournisseurs.

Cette question fait l'objet de plusieurs échanges entre deux représentants des banques dont la J. P. Morgan pour la Central Pacific et le Credit Mobilier of America pour l'Union Pacific. En effet, pour assurer l'équité de traitement entre deux chantiers dont l'un est beaucoup plus difficile que l'autre, la commission parlementaire bipartite de contrôle a décidé que dès qu'une réunion traiterait de la question financière, les deux compagnies seraient représentées aux discussions. D'ailleurs, une fois la question traitée le représentant de J. P. Morgan se retire. Le clerc de séance inscrit la décision au point n°3 : amender les contraintes sur les deux compagnies en matière d'attribution des terres au fur et à mesure de l'avancée des chantiers.

M. Dodge continue à dérouler le plan de la séance et aborde maintenant la question cruciale de la main d'œuvre. Et là, à ma grande surprise je découvre que Dodge souhaite me mettre à contribution.

- Vous êtes aux États-Unis depuis presque cinq ans, si je ne me trompe. Vos allers et venues ont fait l'objet de toute l'attention des services de sécurité tant de la junte rebelle que de ceux de l'Union. Vos relations courtoises avec le président Lincoln mais aussi avec M. Davis n'ont échappé à personne. Des officiers de police de Washington D.C. mais aussi de New York ont rapporté votre courage, votre détermination et aussi votre action équitable et mesurée envers les petites gens des deux factions de cette guerre lamentable. Nous connaissons tous Aldebert Toppenot et votre belle-famille et nous savons que nous pouvons compter sur votre droiture. Aussi, pour en avoir délibéré en préparant cette réunion, nous avons décidé de vous demander si vous accepteriez une mission de recrutement de personnel pour construire le chemin de fer. Avant de me répondre, je voudrais vous exposer nos soucis succinctement mais de façon la plus complète possible. »

Je m'installe confortablement à ma place et prends une des feuilles de papier que le clerc a déposé devant chaque chaise. Le crayon qui les accompagne est appointé et sa mine est de dureté moyenne. Dodge a en fait un souci de recrutement de gens qualifiés mais pas trop exigeants en matière de salaire. Des poseurs de voies, il en a beaucoup, de qualité inégale d'ailleurs. Personne ne fait ce métier par plaisir, mais les volontaires blancs ne manquent pas. Ce sont souvent des démobilisés des armées qui soit ne veulent pas retourner travailler la terre, soit ne veulent plus s'éreinter dans les usines du nord de la côte est. On trouve des immigrés récents mais finalement assez peu. Les ouvriers blancs se sont regroupés en clans, les Irlandais, les Allemands, les Polonais, des francophones belges ou français. On trouve aussi des Juifs qui ont quitté les villes de l'Est pour tenter de faire des affaires commerciales en suivant le campement de tête de ligne. Ces juifs sont finalement les plus « états-uniens » des gens qui accompagnent le chemin de fer. Ils sont utiles par ce qu'ils fournissent avec habileté et débrouillardise mais ils ne posent pas la voie. Dodge insiste sur le fait qu'il aurait besoin de gens qui sachent suffisamment lire et écrire pour tenir des postes de cadres de contact. Je me demande où il veut en venir mais il arrive rapidement au but de son propos :

- Nous avons utilisé les services de deux recruteurs français à New York qui fournissaient de la main d'œuvre ouvrière aux manufactures mais qui ont rapidement aussi recruté des volontaires francophones pour l'armée du Potomac. D'après nos relations irlandaises à New York, vous les auriez rencontrés avant d'arriver en Amérique et vous les auriez identifiés à Battery Park à New York au début de la guerre. Ce sont des gens comme cela qu'il nous faudrait. À la suite de votre intervention auprès de la famille Kirkpatrick, nous les avons fait arrêter pour les interroger. Ils ont été très francs et directs : ils ont avoué être des

anciens convicts français en rupture de ban qui ont quitté la relègue de votre colonie de Guyane mais ils ont démontré la qualité de leur travail au profit des États-Unis. Si vous pouviez recruter dans votre colonie de la Guyane des gens de ce niveau, capables d'encadrer les ouvriers moins dotés en instruction, ce serait très intéressant pour nous.

- Soit, mais cela suppose que je me rende en Guyane pour tenter d'obtenir pour ces gens le permis de sortir de la colonie ou alors de les faire sortir clandestinement en commettant une action de piraterie. Ce dernier point est inimaginable parce que je suis toujours français et qu'il est hors de question que je commette quelque vilénie que ce soit, fût-ce pour le chemin de fer transcontinental. Mais avant tout il va falloir décider des relégués à quitter la Guyane alors que selon toute vraisemblance ils auront trouvé un moyen de subsister sur place. Combien vous en faudrait-il ?

- Une vingtaine. Qui sachent lire et écrire. Pour la langue, d'expérience je sais bien que ce n'est qu'une question de quelques semaines pour qu'ils puissent se débrouiller correctement. Nous préparerons les contrats de travail qui leur faciliteront l'entrée en Amérique par un port de l'océan sans qu'ils aient à passer par les formalités de New York. Nous leur garantirons la liberté une fois qu'ils seront en Amérique et s'ils le souhaitent nous leur donnerons une nouvelle identité s'ils prennent la nationalité américaine. Nous vous donnerons des laissez-passer pour entrer en Amérique. Ils seront en blanc et vous les remplirez en fonction des noms de vos recrues. Pensez-vous que cela soit possible ? Je précise que nous ne les enverrons pas immédiatement sur la tête de ligne. Ils seront regroupés dans une caserne de la Garde Nationale où on les instruira sur les règles fédérales, où on leur enseignera l'anglais et ils seront libres de sortir en ville à la fin de la journée de travail mais ils devront rentrer le soir avant l'extinction des feux. Lorsqu'ils seront prêts, ils pourront partir en ligne pour vivre leur nouveau métier.

- À cœur vaillant rien d'impossible. Disons qu'il faut tout de même que je voie avec les services de l'ambassade dans quelle mesure ils pourront me faire appuyer par le ministère de la justice et celui de la marine et des colonies.

- Tenez-vous à ce point à mettre l'administration française dans la boucle ?

- Je suis obligé sinon je risque de me retrouver moi-même à Cayenne comme convict. Mon épouse m'en voudrait beaucoup. »

Dodge a un sourire amusé et me demande si ces échanges vont être longs. Je les estime à près de trois mois parce que le courrier va désormais assez vite grâce aux lignes de vapeurs. Pour le moment, je n'ai donc rien à faire sur la ligne et cela me gêne assez parce que je voudrais bien commencer à installer les premiers polygones. Et transmettre des renseignements topographiques à mes autorités françaises. J'ajoute qu'une fois les autorisations de recrutement accordées, si tant est qu'elles le soient, il me faudra bien trois semaines à un mois sur place pour opérer le recrutement des hommes. J'ai soudain comme une illumination. Comme il faut tout de même que je puisse me rendre en tête de ligne pour me faire une idée du chantier je fais remarquer à Dodge que ce serait une perte de temps que d'attendre l'arrivée des autorisations françaises de recrutement pour ensuite seulement me rendre compte du type de recrues que je devrais engager. Une prise de contact avec les dirigeants du chantier s'impose. « Il vaudrait mieux que nous nous rendions mon collègue et moi jusqu'à la tête de ligne pour prendre contact avec Jack Casement et ses chefs d'équipes. Nous cernerions mieux ainsi les qualités que nous devons rechercher dans les hommes que nous allons recruter.

- Vous savez, ce qui nous importe c'est qu'ils ne se mettent pas en tête de quitter le chantier comme font tant d'autres recrues.

- Pour cela il faut de gens qui sachent à quoi s'attendre en ce qui concerne leurs futures conditions de vies et leurs perspectives d'avenir. En particulier il me faut des garanties que ces hommes puissent devenir, s'ils le désirent, des citoyens des États-Unis, protégés par

leur passeport, une fois leur travail accompli au profit de cette grande entreprise de notre nouvelle Nation, celle d'après la guerre civile.

- Vous dites « notre Nation » seriez-vous devenu un Américain ?

- Français, je suis, Français je reste. Mais je suis prêt à tout donner pour que vivent les États-Unis et que se réalise ce grand projet de la ligne transcontinentale. Pour ce faire je veux recruter des gens sûrs qui feront le travail. Mais on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, comme on dit chez nous. Un salaire fixe est un premier pas mais la perspective d'une nouvelle vie en faisant table rase des erreurs ou fautes du passé est comme une résurrection pour des convicts. Un pays dans lequel on ne connaît pas leur passé est la seule chance de redevenir quelqu'un de « bien ». Peu d'anciens forçats ont cette possibilité et je veux vous fournir des hommes qui seront conscients de cette chance qui leur sera offerte si tant est qu'ils puissent espérer la nationalité américaine au bout de leurs efforts.

- Je ne peux pas vous garantir que cette clause fera partie du contrat. Ils seront embauchés comme tous les ouvriers ou cadres de la compagnie et comme tous les autres ils auront la possibilité d'obtenir leur naturalisation. La seule chose, ils n'auront pas à passer par New York et s'ils y arrivent pour des raisons de circulation maritime, ils n'auront pas à passer par le filtre de l'immigration à Battery Park, normalement obligatoire pour les arrivants de l'étranger. »

En fait, je sais que depuis 1862 et le Homestead Act, l'immigration depuis l'Europe est en pleine intensification et on voit arriver des gens de toutes conditions qui viennent participer à l'essor des États-Unis. Cette loi sur l'immigration favorise l'installation de colons dans l'Ouest pour occuper les zones fertiles au plan agricole. Si la majorité des immigrants ont opté pour l'agriculture ou l'élevage, un certain nombre d'entre eux se sont installés comme artisans et suivent les chantiers de grands travaux auprès desquels ils exercent leur art au profit des compagnies ou de leurs employés.

Mais des pans entiers de corps de métiers manquent et en particulier un encadrement compétent pour mener les hommes dans les conditions difficiles qui prévalent dans les mines, ou sur les voies de communication. Seulement, on peut espérer que maintenant que le processus de reconstruction est en marche, le gouvernement disposera de troupes aguerries à mettre en face des menaces humaines diverses qui se développent. Les principaux dangers viennent des tribus d'indiens hostiles, mais aussi des pillards du genre de ces blancs qui se sont alliés aux indiens pour harceler les convois de chariots sur les pistes et les postes commerciaux installés aux gîtes d'étapes. Dans le Sud-ouest ces comptoirs sont appelés à se multiplier au fur et à mesure que se créeront des richesses monnayables dans l'ouest. Les péons mexicains surnomment *apacheros* ou *commancheros* ces blancs qui ont dévoyé les indiens, selon les tribus dans les clans desquels ils ont recruté des guerriers. En fait, il s'agit souvent de *mountainmen* ou de trappeurs, lassés d'une vie qui devient de plus en plus difficile parce que les cours des peaux diminuent avec la mécanisation des filatures de laine et de coton et la rationalisation de l'exploitation des cuirs des animaux d'élevage. Alors, mettant à profit leur connaissance du monde des « blancs » et leurs relations en général symbiotiques avec les villages d'indiens sédentaires, ils ont beau jeu de recruter des « guerriers » qui aspirent au retour vers les raids et coups de main à travers la prairie, activités dont les ont dépossédés les traités de sédentarisation. Ces jeunes hommes vaillants qui ne rêvent que plaies et bosses sont prêts à tout pour retrouver l'air pur et les grands espaces. Ils tuent de sang-froid, sûrs de l'impunité que leur assure – croient-ils – le fait d'agir de concert avec des blancs persuasifs.

On a déjà observé une recrudescence de gangstérisme lors de la ruée vers l'or de 1848. Mais aujourd'hui la possession d'outils de prix fait d'une entreprise une cible pour les voleurs de grands chemins et dans notre cas à Tertullien, nos deux arpètes et moi-même, nous risquons fort de voir la convoitise des certains « revendeurs » de matériel d'occasion les

pousser à se fournir de force en appareils de mesure optique dans notre chariot plutôt que chez un fabricant ou un importateur de côte Est.

Ce qu'il me faudrait, ce serait l'appui de l'unité de prévôté qu'est devenue la grosse section d'indiens de Caroline du Sud d'André Toppenot. Mais là encore, il me faut évaluer les besoins. Alors je dis à Dodge qu'il est essentiel pour moi d'aller rencontrer Casement à son QG de la tête de ligne.

- Je n'ai besoin de rien de particulier. Même pour les réservations de billets de Charleston à Saint-Louis, je puis m'arranger pour les obtenir par mon beau-père ou ses associés de leur compagnie de chemin de fer. Ce n'est qu'à partir de Saint Louis qu'il me faudra des facilités de circulation jusqu'à Omaha.

- Cela je puis l'arranger, mais je préfère que les billets ne soient pas à votre nom mais à celui de M. Ramade. Cela n'attirera pas l'attention de Durant.

- S'il se met à demander qui sont ces trois accompagnateurs de Tertullien Ramade, il saura rapidement qui nous sommes.

- Vous comptez venir à quatre ?

- Bien évidemment. M. Ramade mais aussi mes deux techniciens. Deux jeunes mulâtres que nous avons recrutés et instruits. Je ne pourrais pas travailler sérieusement sans eux et je tiens à ce qu'ils soient de notre reconnaissance à Omaha.

- Bon. Je vais faire en sorte de faire organiser votre transport ferroviaire de Saint-Louis jusqu'à la tête de ligne. De toute façon, Durant finira par savoir que vous vaquez sur l'emprise. Mais je vous enverrai à Casement sans en parler expressément à Durant. »

Bon, il faut absolument que je rende visite à Casement mais aussi au chantier avec mes trois acolytes. Cette réunion aura été utile mais elle ajoute de l'inquiétant à l'ambiance à venir. Les difficultés se confirment et il va falloir préparer notre mission avec d'autant plus de précautions. Et pas seulement envers les animaux sauvages, les montagnes, le désert et les indiens. Il y a longtemps que j'ai compris que les fauves à deux pattes sont plus dangereux que les reptiles ou les quadrupèdes.

*

* *

Il me faut quatre jours pour retourner à la plantation Toppenot, avec deux nuits d'étapes passées dans des chambres de dépôts ferroviaires en partageant le dîner des cheminots. C'est un peu fourbu que je suis lorsque Paul vient me chercher avec le boguet attelé d'une nouvelle jument. Aldebert est encore à Charleston lorsque nous arrivons. Je retrouve avec bonheur ma famille. Pierre-Hubert Jr est volubile tant il a de choses à me raconter. Je passe une semaine de repos en attendant des nouvelles de Savannah. Il me faut un bateau pour aller en Guadeloupe et les bateaux au départ des ports du sud sont bien rares. Alors j'en profite pour passer du temps avec ma famille. Hélène approche de sa délivrance et commence à avoir des difficultés à se déplacer en voiture. Elle reste au calme à la plantation à préparer la layette du bébé qui arrive. Elle porte son bébé haut sur le ventre et la Bonne Lucie affirme que ce sera un autre garçon. Élisabeth qui va être grand' mère une autre fois a décidé de changer les enfants de chambre. Mais Pierre-Hubert jr ne veut pas bouger et fait le grognon. Il faut toute la douceur de Suzy pour lui expliquer et lui faire admettre qu'il sera mieux dans une chambre plus grande. Sans attendre, Sié a mis en branle le menuisier et la nouvelle chambre de Pierre-Hubert prend corps. Il a, en fait, fait couper en deux une pièce qui servait de garde-meuble pour les chaises et tables d'été. Cette pièce de notre étage est proche de la chambre de Suzy et assez proche de la nôtre, en fait. Divisée en un tiers-deux tiers, la partie la plus grande va être la chambre de Pierre-Hubert et la petite celle du bébé.

Mais ces dames se soucient fort peu de me voir me mêler de ces affaires qui sont leur domaine. Aldebert s'absente assez peu pour le moment mais le fils du télégraphe doit être

chaud à force de servir. Paul et Henry se sont bien mis au morse et au manipulateur. Je profite de mon fils qui commence à bien monter son poney. Nous avons pris l'habitude de nous promener dans les pistes forestières souvent parcourues aussi par des patrouilles militaires. Nous allons jusqu'au relais de chasse bien rarement occupé ces temps-ci. Aldebert a mis en location une parcelle de forêt auprès d'une compagnie de coupe de bois. Chaque semaine il passe une matinée avec les contremaîtres et le directeur exécutif pour cette coupe à déterminer quels arbres seront abattus par les bûcherons. Je l'ai accompagné plusieurs fois et j'ai admiré comme il connaît les espèces et sait marchander les prix de vente. Il y a des bois pour tous les usages et en ce moment ce sont surtout les bois de construction qui trouvent preneurs pour rebâtir les maisons et immeubles ravagés par la marche sauvage de Sherman. Mais les coupes touchent à leur fin sur cette parcelle de six hectares sur laquelle ne resteront plus que les jeunes arbres de chaque espèce. Le contrat de coupe prévoit le dessouchage par les bûcherons ce qui vient en déduction de ce que la compagnie règle à la plantation. Avec l'abolition de l'esclavage, la main d'œuvre journalière est abondante et Tertullien avait suggéré de dessoucher nous-mêmes en engageant des journaliers. Mais Aldebert préfère laisser des spécialistes faire ce travail plutôt délicat.

- Si j'embauche des journaliers, ce sera plutôt pour de la cueillette de coton ou les récoltes de céréales. »

Ce matin nous avons mis nos montures au pas. Nous parcourons une allée à la chaussée bien damée marquée de traces de chariots lourds. Sans doute une troupe nombreuse a-t-elle suivi la même route comme l'indiquent les nombreuses empreintes de sabots ferrés militaires. Nous arrivons à un ponceau de gros rondins qui enjambe un ruisseau à sec en été mais que les pluies d'automne ont commencé à remplir. Nous sommes au pas et nos montures semblent apprécier l'air frais et qui « sent le champignon ». Nous les poussons gentiment des jambes mais les laissons rênes longues. Le poney hésite à passer mais la jument que je monte lui montre comment faire et il se décide. La piste tourne à droite après quelques dizaines de mètres et du ponceau nous ne pouvons voir bien loin parce que la piste est bordée de buissons touffus qui nous empêchent de voir sous la frondaison. Et puis de nouveau nous voyons au loin et nous décidons de partir au petit galop de chasse qui va détendre nos animaux sans devoir économiser nos augustes postérieurs par un trot enlevé toujours plus confortable que le trot assis. Mais après quelques foulées nous entendons un appel étouffé sur notre droite. On nous appelle en anglais mais avec un accent qui me semble de l'italien. Nous arrêtons nos montures en regardons vers l'endroit d'où est venu l'appel. Un homme se lève et fait quelques pas vers nous il est habillé en vêtements de daim manifestement taillés par un amateur et cousu à grands points malhabiles. Il nous examine avec attention et semble se rassurer. Alors, tournant la tête vers l'arrière, il lance un coup de sifflet bref avec sa langue montée en tuyau contre sa lèvre supérieure. Nous entendons un fort bruit d'herbe froissée et apparaît la tête hirsute d'une mule qui manifestement se relève d'une position à genoux. Elle se met sur ses pieds malgré le bât qui la charge et fait quelques pas vers son maître. Et de derrière elle surgit un animal fauve et bouclé qui lance un jappement joyeux, un chien de taille moyenne à l'allure de berger indéfini. Le chien se porte à notre rencontre. Avant que je puisse intervenir, Pierre-Hubert Jr met pied à terre et se penche vers l'animal qui se laisse caresser d'emblée. « Fais attention, mon grand, il ne te connaît pas lui » crié-je mais l'attitude du chien est résolument amicale. Seulement le maître du chien nous regarde stupéfait et lance : « Vous parlez français sans accent !? »

- Nous sommes français. Enfin mon fils est de double nationalité, français par moi-même et sud-carolinien par sa mère. États-unien, dirons-nous puisque la guerre civile est finie. Mais vous, nous avez un accent qui me semble italien...

- Je suis de Reggio. J'ai servi dans l'armée de Garibaldi mais en 1861 j'ai repris ma liberté. Le Royaume d'Italie avait été proclamé et Cavour mangeait les marrons que Garibaldi avait tirés du feu.

- Et qu'est-ce qui vous a conduit en Amérique ?

- Le goût de l'action, la lassitude de l'Europe. J'ai passé quelques années en France mais je me suis fait avoir par les successeurs de Vidocq. J'étais à Paris à chercher du travail. Mais quand on est sans le sou, on rencontre plus de mauvais garçons que de piliers d'églises. Comme soldat, j'avais appris le métier de sapeur et je savais utiliser la poudre de mine. Alors j'ai pu employer mon savoir pour forcer des coffres de banque. Mais Paris devenait dangereux pour moi parce que la sûreté était comme des guêpes enragées après les « explodeurs de banques ». Alors je suis parti à Lyon. Là il y a de gros bourgeois bien gras. Et des railles véreux. Nous avons monté une « trouvaille »⁵ à quelques acolytes. Mais parmi nous il y avait un raille infiltré. On lui aurait donné la communion sans confession. Il avait tout du bon truand avec de la mentalité et tout. Mais il a affranchi les poulets et ils nous sont tombés dessus au moment où j'allais allumer la mèche. Seulement, parmi nous il y avait des durs, des qui avaient fait Magenta, Solferino et autres danses chaudes. Alors à coups de surins et de pistolets ils ont repoussé les railles et j'ai pu m'esquiver par les traboules. J'ai pu me tirer de Lyon parce qu'au matin j'étais sur un chaland bourré d'italiens qui convoyaient de la soie vers Vienne par le Rhône. Je suis descendu jusqu'à Marseille et là j'ai rencontré des légionnaires en fin de contrat qui portaient pour l'Amérique. Ça m'a donné des idées et me voilà. Mais j'ai repris du service de sapeur avec les confédérés. Je me suis tiré avant l'arrivée de Sherman et j'ai vécu dans les bois et les marais. J'évite les bleus comme je peux et je voudrais bien me trouver un travail sérieux. Mais je vois que votre fils a fait ami avec Pataccione.

- Patatchooné ? Il s'appelle Patatchooné ? » Pierre-Hubert est surpris du nom de ce chien inénarrable. Mais moi je l'appellerai Patachon. Et je lui parlerai français. Voilà.

- Ma foi, je continuerai à l'appeler Pataccione et il choisira le nom auquel il voudra répondre. »

Se tournant vers moi, l'Italien continue : « Il s'est mis à me suivre lorsque je suis arrivé à Sainte-Augustine par un caboteur venant de Miami où j'avais payé mon passage en faisant le calfat. Lorsque j'ai mis pied à terre, je puais comme charogne et le bosco venait de me payer la partie de ma solde que ne couvrait pas mon travail à bord. Je me suis mis à chercher un bain municipal et je suis tombé sur ce corniaud qui traînait la patte et portait l'oreille basse. Alors je l'ai pris dans mes bras après avoir mis mon sac en bandoulière et j'ai quitté le port pour aller vers la mangrove qui longe la côte. J'ai trouvé un ruisseau d'eau claire et je m'y suis baigné avec délice. Dans mon sac il restait du savon et une palangrotte dont je sais me servir. Le Ruisseau regorgeait de perches et de carpes et je nous ai pêché le repas. Pataccione a mangé son poisson cru puis a longuement bu dans l'eau claire. J'avais un briquet à silex mais aussi des allumettes soufrées et j'ai pu faire du feu pour cuire mon poisson. Alors le chien est allé se baigner à son tour. Nous avons pris pied sur un banc de sable durci qui faisait comme une plage humide. Mais on voyait la mer à quelques dizaines de mètres et nous avons pu nous sécher au soleil. Je venais de me rhabiller et étais à nouveau décent quand Pataccione s'est mis à grogner. Une patrouille yankee arrivait sur la piste. Nous avons eu le temps de nous cacher, ne sachant ce qu'ils voulaient. Apparemment ils conduisaient une patrouille de routine et ne semblaient pas très zélés. Que faire ? Ils sont repartis rapidement et alors en écoutant mieux j'ai compris qu'une route passante se situait à peu de distance. En moins d'un quart d'heure en marchant prudemment je suis arrivé à une toute pour charroi lourd. Les chariots et les charrettes se croisaient, chargés tantôt de gens tantôt de marchandises. En regardant le soleil j'ai marché vers le Nord et j'ai rapidement passé une

⁵ De nos jours on dirait « un casse. »

rivière sur un bateau-navette. Le péage était de deux cents et j'ai encore dû payer et le péagiste a pensé que le chien qui me suivait était à moi. Il m'a demandé de l'attacher en me tendant une laisse. « Tu me la rendras à l'arrivée. » Le chien s'est laissé faire. Il m'a même léché la main. Une fois arrivé à la rive Nord, j'ai appris que j'avais franchi la Savannah River, ce grand fleuve qui sépare la Georgie de la Caroline du Sud et que j'étais désormais dans l'État qui avait été le premier à faire sécession en décembre 1860. Des nègres qui cheminaient sur la même route que moi me conseillèrent d'aller à Charleston où on a besoin de main d'œuvre pour la reconstruction. Mais j'avais du mal à me nourrir et Pataccione endurait la faim lui aussi. Au bout de trois jours de marche, je vois arriver un fardier de bois tiré par quatre mules. Le chariot était manifestement très sec et ses roues branlantes du jeu des rayons. Et le muletier insultait ses animaux... en italien. Alors, je reprends espoir et je l'interpelle : « Camarade, si tu ne mouilles pas les roues de ton chariot, tu vas les casser. Et tes mules ne te serviront à rien. » Du coup, il arrête son attelage et me regarde. Après quelques explications, je l'aide à remplir deux seaux de bois et je commence à mouiller les roues. Il aurait été plus simple de déposer les roues et de les tremper dans l'eau stagnante qui bordait la route, mais son fardier était chargé à mort de poutres et de planches de bois de construction. Mais il avait un cric à palan et j'ai pu enlever la roue la plus malade. En l'attachant avec un lasso de daim je l'ai immergée dans la boue. Pendant qu'elle s'humectait j'ai suiffé l'essieu et puis j'ai remonté la roue au sec. J'ai lavé à grande eau le manchon de bonze du moyeu puis je l'ai suiffé à son tour et j'ai remonté la roue. J'en ai profité pour vérifier la clavette de bronze. Avant de redescendre le cric j'ai secoué la roue qui ne jouait déjà plus et je l'ai lancée pour la faire tourner. Elle a tourné en silence en ne ralentissant que faiblement. Le muletier était tout heureux. Il nous a fallu trois heures pour resserrer à l'eau toutes les roues y compris la roue de rechange avant et la roue de rechange arrière. Pataccione nous a regardés faire. Il s'est absenté un moment et est revenu vers nous avec un lièvre énorme dans la gueule. Mort depuis peu. Il nous rapportait le produit de sa chasse. Le muletier, surnommé Aldo Il Calabrese, me dit : « Ton chien est sage. Après l'effort, le réconfort. Nous allons manger. » Mais quand il me voit me pencher vers le lièvre il continue : « Je pense avoir ce qu'il faut pour nous trois. Gardons le lièvre, nous allons le laisser reposer quelques jours. J'ai du lard, des patates cuites et un peu de prosciutto de Reggio. Et j'ai même du fromage de Parme. Ça nous rappellera le pays. Je te dois bien un repas pour toute ton aide. »

En fait Il Calabrese se rendait à Charleston pour livrer son bois. Il m'a pris en charge et m'a déposé à un demi mile d'ici. À propos, mon nom est Matteo Cavaliere, de Reggio. Moi aussi je suis calabrais.

- Votre histoire est passionnante. Et maintenant, que comptez-vous faire et où avez-vous trouvé cette mule ?

- Ah ça, j'ai oublié de vous le dire. Elle était presque morte de fatigue et toute tremblante. On l'avait apparemment abandonnée en ne lui laissant que son bât. Elle était au bord de la route sans herbe comestible à proximité. Aldo a fait halte pour la nuit auprès d'elle. Je l'ai débâtée et nous lui avons donné de l'avoine de la réserve des quatre mules d'Aldo. Et de la bonne eau potable. Le lendemain nous l'avons attachée au fardier et nous sommes partis. Avec la nourriture et le repos de la nuit, elle avait meilleur allure. Au bout de trois jours elle était gaillarde et nous manifestait beaucoup d'amitié. Aldo m'a dit que cette mule supplémentaire ne lui servirait de rien ; « Si tu la veux, garde-la parce qu'il te faudra bien une monture. »

Alors pendant le déplacement j'ai réparé le bât tant bien que mal pour qu'il ne la blesse plus. Lorsque nous nous sommes séparés Aldo et moi Pataccione et la mule étaient bons amis et les deux compères me suivent donc depuis hier matin. Mais je sais que je ne suis plus très loin de Charleston et je crains encore que les yankees me réquisitionnent ma mule. Alors je me cache.

- Eh bien si je comprends bien, vous avez une expérience de la survie, vous êtes un ancien sapeur militaire spécialiste des destructions à la poudre de mine, si vous êtes disposés à travailler dur, il y a du travail pour vous dans mon équipe. Je me nomme Pierre-Hubert de Berdeilhe et voici mon fils Pierre-Hubert Jr. Je suis en train de constituer une équipe pour travailler au profit du chemin de fer transcontinental... »

J'explique mes projets à notre nouvelle connaissance et il se montre intéressé. Au regret de mon fils, nous faisons demi-tour vers la plantation et emmenons homme chien et mule chez nous.

En arrivant devant le perron de la maison d'habitation, il y a effervescence. Le télégraphe a dû fumer parce que des messages sont arrivés de l'ambassade de France à Washington, de l'administration fédérale des transports et du Consulat de Savannah. Nous logeons Aldo dans une maison pour une famille de l'ancien quartier des esclaves. La literie a été refait, le mobilier est sobre mais lui aussi neuf et complet et il y a même de la vaisselle et des couverts. Il y a un petit potager à deux feux, un four et un réservoir d'eau chaude. Comme le charbon est encore rationné, nous avons garni la réserve avec du charbon de bois produit à la plantation. La mule a trouvé place dans une stalle isolée en quarantaine et elle se repaît en ce moment de picotin et d'eau fraîche tirée du puits de l'écurie. Pataccione va et vient entre chez son maître et la maison dans laquelle il n'ose pas entrer. Il n'est pas de mise de faire entrer les chiens dans la maison d'habitation. Les chats ont accès à la cuisine lorsque les cuisiniers ne préparent pas les repas.

En lisière de la forêt, en arrière d'une aire à battre, il y a un rocher que la Bonne Lucie a surnommée « le Golgotha ». Cette masse calcaire surplombe l'aire et les alentours. Au bout de quelques temps, alors que je viens de prendre connaissance des messages qui viennent d'arriver, j'aperçois le chien – que j'appellerai Patachon comme mon fils le fait – juché sur ce rocher et scrutant quelque chose dans la direction d'un séchoir à poisson.



Patachon sur le « Golgotha ».

Soudain, le chien descend de son perchoir et se met à contourner l'espace dégagé qui le sépare du séchoir. Il approche comme un éclaireur sioux et soudain se précipite sur quelque chose que je n'avais pas vu : Un énorme rat de forêt qui mesure bien trente centimètres de longueur sans la queue. Après quelques coups de dents rageurs le chien se redresse et vient

vers moi son trophée mort dans la gueule. Il a la queue triomphante et son regard ressemble à un sourire de fierté.

Aldebert a assisté à la scène de la fenêtre de son bureau de l'étage qui donne sur l'aire à battre. Il me lance un joyeux : « Mon Gendre, votre nouvel ami à un compagnon qui va nous être bien utile. Nous allons lui trouver un logement digne de lui. Mais montez, il faut que nous parlions de votre prochaine mission. »

J'ai l'aval de Casement pour venir prendre contact avec lui pour ses besoins en personnel. Le Consulat de France à Savannah me fait savoir que l'Ortac a fait naufrage et est en cale sèche pour réparations mais qu'une autre goélette, l'Ipana sera à quai à Savannah dans un mois environ. Enfin l'ambassadeur de France à Washington autorise ma mission en Guyane au profit de Casement.

Un câble du département des transports a ordonné la mise en place de deux billets de chemin de fer pour nous conduire en tête de ligne Tertullien et moi. Je redoute de laisser mes deux artistes à la charge d'Aldebert, mais icelui me rassure : Entre Sié et Aldo, ils vont sans aucun doute être très employés.

*
* *

La mission en tête de ligne se passe au mieux. Je passe sur le trajet jusqu'à Saint-Louis est. Le passage du fleuve est un peu « sud-américain » en raison des hautes eaux, du flottage du bois vers le sud, de la rage des capitaines des bateaux de ligne du Mississippi devant l'encombrement des eaux. Nous sommes enfin installés dans le train spécial de l'Union Pacific. En fait il ne s'agit que de deux voitures confortables l'une comportant deux chambres à coucher avec cabinet de toilette, l'autre comportant une cambuse et une salle-à-manger et bureau. Ces deux voitures sont attelées à un train normal dont les voitures de voyageurs sont occupées certaines par des messieurs, d'autres par des recrutés ouvriers blancs et d'autres par des « coloured people » essentiellement noirs.

Nous ne restons que deux jours avec Casement mais cela nous suffit pour comprendre qu'il n'a besoin que d'une vingtaine de personnes mais triées sur le volet pour leurs qualifications et leur volonté de devenir des défenseurs de la ligne ainsi que du projet qu'elle représente. « Je me fiche de ce qu'ils ont fait avant, sauf dans leur spécialité. Ce qui m'intéresse c'est ce qu'ils vont pouvoir nous apporter et surtout qu'ils ne fichent pas le camp à la première difficulté.

- Monsieur, j'ai déjà recruté un homme comme ceux qu'il vous faut. C'est un Italien qui a servi avec Garibaldi comme sapeur spécialiste des mines et du maniement de la poudre de mine.

- Pensez-vous qu'il puisse aussi se servir de la nitroglycérine ?

- Sans aucun doute et même de la dynamite quand elle aura été approuvée dans ce pays.

- Où est-il ?

- Pour le moment encre à Charleston. Mais si vous le voulez rapidement, je pourrai vous l'envoyer dès mon retour chez moi.

- Pas encore nécessaire, mais gardez-moi cette perle. »

De retour à la plantation je donne la bonne nouvelle à Matteo. Tout émoustillé il me remercie et il est entendu qu'Aldebert réglera les détails avec Casement et le département des transports en mon absence.

Nous allons pouvoir partir tranquilles pour la Guyane, Tertullien et moi.